

Alors que la mémoire, entendue comme réserve d'images et de fictions, se trouve habituellement conçue comme première par rapport à l'histoire, comprise comme discours scientifiquement élaboré, Paul Ricœur émet dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, la curieuse hypothèse d'une mémoire d'après l'histoire : « La connaissance historique n'en a peut-être jamais fini avec ces visions du temps historique, lorsqu'elle parle de temps cyclique ou linéaire, de temps stationnaire, de déclin ou de progrès. Ne serait-ce pas alors la tâche d'une mémoire instruite par l'histoire de préserver la trace de cette histoire spéculative multiséculaire et de l'intégrer à son univers symbolique ? Ce serait peut-être la plus haute destination de la mémoire, non plus avant, mais après l'histoire¹. » À travers cette simple remarque qu'il ne poursuit pas plus avant, Ricœur ouvre une vaste perspective et peut-être un gouffre sous nos pas. En renversant l'antériorité de la mémoire sur l'histoire, il indique la fin de cette histoire, au moins comme discipline scientifique et inaugure un régime narratif inédit, c'est-à-dire un changement d'être au monde. Ce n'est pas une restauration de la mémoire que Ricœur laisse entrevoir, celle des mythes et légendes portés par l'imagination et l'oralité, mais bien l'avènement d'une nouvelle mémoire ayant digéré le texte de l'histoire. Comment ne pas projeter sur ce bouleversement l'éclosion de la mémoire sans profond et protéiforme à laquelle nous assistons sur les réseaux électroniques globalisés ?

Ainsi aurait vécu la forme nationale du discours historique enté sur la diffusion impériale de la langue, celle qu'analysait Michel de Certeau dans *L'Écriture de l'histoire* qui s'ouvrait sur une allégorie de la découverte de l'Amérique, l'auteur pointant dans la rencontre coloniale l'impulsion initiale du régime moderne d'historicité : « Amerigo Vespucci le Découvreur arrive de la mer. Debout, vêtu, cuirassé, croisé, il porte les armes européennes du sens et il a derrière lui les vaisseaux qui rapporteront vers l'Occident les trésors d'un paradis. En face, l'Indienne *Amérique*, femme étendue, nue, présence innommée de la différence, corps qui s'éveille dans un espace de végétations et d'animaux exotiques. Scène inaugurale. Après un moment de stupeur sur ce seuil marqué d'une colonnade d'arbres, le conquérant va *écrire* le corps de l'autre et y tracer sa propre *histoire*. Il va en faire le corps historié – le blason – de ses travaux et de ses fantasmes. Ce sera l'Amérique " latine ". Cette image érotique et guerrière a valeur quasi-mythique. Elle représente le commencement d'un nouveau fonctionnement occidental de l'écriture². »

Histoire et colonisation ont donc partie liée. À suivre de Certeau, l'entreprise coloniale s'interprète même comme la mise en histoire du monde. Si l'on considère que le projet sous-jacent à cet ordre colonial visait à homogénéiser les modes de vie dans leurs dimensions économique par la mise en marchandise des choses et parfois des gens, politique par l'organisation d'un système représentatif dans le cadre de l'État-nation, culturel par le déploiement de l'humanisme, de ses savoirs et de ses pratiques, alors il faut bien constater que ce procès de civilisation s'est accompli, contre la volonté même des métropoles, au moment des indépendances et au-delà. L'ensemble des peuples cohabitant sur la planète en ont été affectés dans leur identité. Pour les métropoles, la « perte des colonies » a occasionné un changement radical de conception de soi. Pour reprendre l'idée de Benedict Anderson suivant laquelle la projection sur la carte est constitutive de la reconnaissance nationale, pour la France la rupture s'est traduite par le passage brutal de l'étendue des fameuses taches roses sur les cinq continents au repli sur l'hexagone³.

1 Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 201.

2 Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975 (coll. Folio p. 10).

3 Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983 (traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2002, La Découverte/Poche p. 174 à 181) ; sur l'émergence de la figure de l'hexagone comme

Cette rupture n'a pas engagé le seul être collectif. Chaque individu ressortissant de la nation a dû l'éprouver et l'éprouve encore, malgré les tentatives de redéploiements ultérieurs sur l'imaginaire européen ou les collectifs transnationaux contemporains. Cette projection de soi sur l'espace et vis à vis des autres doit s'entendre au sens le plus corporel. Entre autres témoignages de cette rupture, le plus souvent tue, Jean Genet rappelait simplement : « Quand j'avais quinze ans il y avait une culture diffuse à travers toute la France, peut-être à travers toute l'Europe. Nous savions que nous étions, nous, Français, les maîtres du monde, pas seulement du monde matériel mais de la culture aussi. »⁴ Autrefois consubstantielle à la vie nationale, au point que sa remise en cause a toujours été le fait d'infimes minorités, la domination coloniale s'est effondrée brutalement dans une volonté d'oubli immédiat⁵. Les générations ayant grandi au cours des années soixante et soixante-dix auront vécu ces temps alors tout juste révolus comme une réalité anachronique, exotique et interdite. Temps du deuil dira-t-on, aujourd'hui levé. Il pourrait être entrepris pour le passé colonial un travail d'analyse mémoriel analogue à celui que Henry Rousso avait naguère effectué pour la période de Vichy, étant bien entendu que les deux phénomènes ne sont pas assimilables au fond, ne serait-ce que par la longue durée du premier et la brièveté du second⁶. La mémoire coloniale française a aussi connu ses écrans : les vibrantes évocations des héros ayant résisté sous la torture nazie prononcées lors du transfert au Panthéon de Jean Moulin par André Malraux, en 1964, ne résonnent-elles pas du silence sur d'autres tortures alors récemment perpétrées pour tenter de garder la mainmise politique en Indochine, en Afrique noire et au Maghreb ? Elle a aussi connu ses refoulements avec, entre autres symptômes, l'emprisonnement suivi de l'amnistie des cadres de l'OAS, l'épuration de la fonction publique et de la police, la relégation des harkis. Elle a aussi connu ses retours du refoulé avec la prise d'otages d'Ouvéa en 1988 ou la récurrence des révélations sur la torture dont les dernières datent des années 2000⁷. Il se pourrait qu'elle connaisse aussi ses hantises à travers la promulgation des lois dites mémorielles, celle du 21 mai 2001 « tendant à la reconnaissance, par la France, de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité », celle du 23 février 2005 « portant reconnaissance de la nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés » qui a tenté d'affirmer le « rôle positif » de la colonisation, à travers aussi des mouvements se réclamant des « indigènes de la République » ou la réactivation de la loi sur l'état d'urgence de 1955 pour faire face aux émeutes à la fin de l'année 2005. Quoi qu'il en soit, à la différence du « passé qui ne passe pas » la mémoire coloniale se présente plutôt comme « un passé qui passe à côté ». Cela tient vraisemblablement à la nature de l'histoire coloniale, certes annexée au récit national mais tenu en marge, dans un mince rayon spécialisé, comme si le statut juridico-politique des territoires concernés et de ses habitants d'autrefois se perpétuait aujourd'hui dans la mémoire, comme si l'histoire coloniale ne parvenait pas à intégrer l'histoire nationale et qu'au fond le régime de séparation entre « ici » et « là-bas », « eux » et « nous », se prolongeait dans ses représentations rétrospectives.

représentation de l'espace national voir l'article d'Eugen Weber, « L'Hexagone », in *Les Lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, deuxième partie, La Nation, vol. II, Paris, Gallimard, 1986, p. 96 à 116.

4 Jean Genet, « Entretien avec Madeleine Gobeil », *L'Ennemi déclaré*, Paris, Gallimard, 1991, p. 20.

5 Benjamin Stora en retrace les processus à propos de la guerre d'Algérie dans *La Gangrène et l'oubli*, Paris, La Découverte, 1991.

6 Henry Rousso, *Le Syndrome de Vichy 1944-198...*, Paris, Le Seuil, 1987 ; avec Éric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994 ; voir aussi Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 581 à 584.

7 Parmi les ouvrages parus sur le sujet durant cette période, la thèse de Raphaëlle Branche fait figure de référence : *La Torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie, 1954-1962*, Paris, Gallimard, en 2001.

Si l'histoire est avant tout un type de discours hégémonique, comment tenter de construire un texte sur les choses passées qui échappe à la fatalité du pouvoir ? Appliquée aux sujets de la colonisation, en tant que discipline critique l'histoire se trouve fatalement prise dans les hiérarchies de l'évaluation et du point de vue focal des « lieux de la culture »⁸. De sorte que le risque n'est jamais éteint de voir s'enkyster dans ses productions le résidu de refoulé que signalait Jean Baudrillard dans *L'Échange symbolique et la mort* à propos de la connaissance psychanalytique qu'il opposait au langage poétique : « L'objet-fétiche *n'est pas poétique*, précisément parce qu'il est opaque, bien plus saturé de valeur que n'importe quel autre, parce que le signifiant ne s'y défait pas, au contraire il est fixé, cristallisé par une valeur à jamais enfouie, à jamais hallucinée comme réalité perdue. Plus moyen de débloquent ce système, à jamais *figé dans l'obsession du sens*, dans l'accomplissement de désir pervers qui vient remplir de sens la forme vide de l'objet. Dans le poétique (le symbolique) le signifiant *se défait* absolument – alors que dans le psychanalytique, il ne fait que *bouger* sous l'effet des processus primaires, [...] dans le poétique il diffracte et irradie dans le procès anagrammatique, il ne tombe plus sous le coup de la loi qui l'érige, ni sous le coup du refoulé qui le lie, il n'a plus rien à désigner, même plus l'ambivalence d'un signifié refoulé. Il n'est plus que dissémination, absolution de la valeur – et ceci est vécu sans l'ombre d'une angoisse, dans la jouissance totale.⁹ » Sur cet axe psychanalytique, de Certeau fait écho à Baudrillard au sujet du « tri » des matériaux primaires auxquels ressortit le « fétiche » documentaire : « [...] ce que cette nouvelle compréhension du passé tient pour non pertinent – déchet créé par la sélection du matériau, reste négligé par une explication – revient malgré tout sur les bords du discours ou dans ses failles : des "résistances", des "survivances" ou des retards troublent discrètement la belle ordonnance d'un "progrès" ou d'un système d'interprétation. Ce sont des lapsus dans la syntaxe construite par la loi d'un lieu. Il y figurent le retour d'un refoulé, c'est-à-dire de ce qui, à un moment donné, est *devenu* impensable pour qu'une identité nouvelle *devienne* pensable.¹⁰ » Car ce qui est en jeu à travers l'écriture d'une histoire des temps coloniaux, ou mieux, d'une mémoire des temps coloniaux informée de son histoire, c'est l'accueil d'un nouvel être au monde, la reconfiguration d'une identité collective et individuelle ou bien d'une identité ni collective ni individuelle, insoupçonnée, à venir. Ici il faut en revenir à Ricœur proposant incidemment l'émergence d'un récit de mémoire qui engloberait le discours historique, dépassement de ce dernier dans l'emprunt à des formes préexistantes, celles des légendes, des mythes et de la fable : des fictions. Mnemosyne mère de Clio. La recherche d'un récit qui réinvestisse la dimension de l'oralité, apanage de la mémoire, contre l'écriture, propre de l'histoire. C'est en cela que prend sens l'appel au poétique lancé par Baudrillard dans sa nostalgie de l'« échange symbolique ». Un pari sur la capacité du langage à pulvériser la valeur, le pouvoir et la représentation que faisait déjà Michel Foucault pour qui littérature avait vertu de maintenir la continuité entre les « choses » et les « mots » ayant prévalu jusqu'aux « grandes découvertes » : « On peut dire en un sens que la "littérature", telle qu'elle s'est constituée et s'est désignée au seuil de l'âge moderne, manifeste la réapparition, là où on ne l'attendait pas, de l'être vif du langage¹¹. » Un pari sur la force d'empreinte de la littérature pour habiter le temps des *Confettis d'empire*, dans le magnifique devenir du participe présent.

8 Voir Michel de Certeau, *op. cit.*, partie intitulée « Un lieu social », p. 79 à 95 ; pour une interprétation post-coloniale, Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994 (traduit en français par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007).

9 Jean Baudrillard, *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 327 et 328.

10 Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 17.

11 Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 58.